

L'ENFANT ET LA SOCIÉTÉ :

Le roi Mathias 1^{er}, de Janusz Korczak

par Paul Lidsky
professeur agrégé de Lettres

Gérard Mendel, en tête de son livre, *Pour décoloniser l'enfant*, cite cette phrase du rapport préparatoire à la quinzième conférence générale de l'Unesco, en 1968 : « Les adultes, lors même qu'ils témoignent de compréhension à l'égard des enfants en tant que personnalités, se refusent assez souvent à admettre qu'ils puissent avoir une existence collective, entre eux et pour eux, et, au lieu de faciliter la création d'une société jeune, s'y opposent par différents moyens : la discipline, les punitions, la compétition, l'appel à l'amour-propre et d'autres moyens visant à obliger l'enfant à se conformer à la société adulte. »

Cette attitude se retrouve dans la littérature enfantine ; en effet, si elle reconnaît, de façon plus ou moins pertinente d'ailleurs, l'enfant en tant qu'individu, si elle privilégie les relations d'amitié entre deux enfants — comme l'a montré Bernard Epin (Bulletin n° 28) — elle refuse le plus souvent la notion d'une communauté enfantine, qui aurait des problèmes collectifs, et où les enfants auraient des rapports collectifs entre eux et avec les adultes. C'est dans cette mesure que *Le roi Mathias* est original et pose des questions très actuelles, sinon, hélas, dans la littérature enfantine, du moins dans les diverses expériences pédagogiques tentées depuis une cinquantaine d'années.

Il n'est pas étonnant, d'ailleurs, que Korczak ait écrit ce livre ; nous allons voir, en parlant de sa vie, que sa carrière de pédagogue éclaire le roman et que celui-ci est véritablement le fruit, le résumé de toutes ses expériences.

Korczak, ses expériences, ses idées

Korczak est né en 1878 à Varsovie dans une famille juive riche et cultivée ; son père était un avocat en vogue. Il a eu une enfance plutôt triste, dans la mesure où, justement, les traditions de la bourgeoisie aisée lui interdisaient de jouer avec les enfants des quartiers pauvres qu'il voyait dans la rue ; à l'âge de huit ans, à cause de ces frustrations, il rêvait déjà de réformes pour les enfants, afin qu'il n'y ait plus de gamins pauvres avec lesquels on n'a pas le droit d'aller jouer.

Il gardera aussi de sa scolarité de mauvais souvenirs qu'il transposera dans une longue nouvelle écrite avant 1914, « La semaine malheureuse de l'écolier Stasio » ; je vais en citer quelques passages significatifs, dont on retrouvera l'écho dans *Le roi Mathias*. Celui-ci d'abord, à propos de l'institution scolaire :

« Le dimanche a été ennuyeux et décevant. La matinée de lundi annonce de longues et troubles journées, avant que vienne de nouveau le dimanche avec son ennui et son découragement. Oh ! messieurs les hommes, vous avez attelé à votre manège des millions d'enfants et ils tournent en rond, les pauvres gosses, d'un dimanche à l'autre, abrutis après des années de tourments, de révolte tacite et impuissante. »

Les rapports entre enseignants et enfants sont décrits en termes de guerre, de stratégie militaire : « Chaque classe, chaque élève est disposé à penser que le maître ne s'occupe que d'elle, que de lui. Mais, en fait, celui-ci ne pense qu'à leur tendre un piège, à les tromper. Les élèves répondent à son égard, en pareil cas, par les mêmes subterfuges. On dirait deux camps adversaires qui luttent sans pitié. Si tu sais la leçon et si tu veux être interrogé, cache-le, regarde souvent la montre, feins la crainte ; si, au contraire, tu ne la sais pas, fais semblant de vouloir répondre, et tu ne seras sûrement pas interrogé. »

Ailleurs, le héros, Stasio, a été puni en classe et, le soir, il se retrouve avec ses frères et sœurs en dehors de ses parents ; c'est le moment, d'habitude, où ils sont joyeux mais, à cause de cette punition qu'il a eue en classe, toute la soirée est gâchée : « Pas un seul adulte dans la maison, et tout est si calme.

D'où vient cette tristesse, bien que maman ne soit pas là ? Une injustice a été commise non seulement envers Stasio, mais aussi envers son frère et sa sœur. Et tout cela à cause de l'incompréhension, de la méchanceté d'un maître qui n'aime pas le rire des enfants et étouffe leurs joies. Mais un jour viendra où tout cela changera pour le plus grand bonheur de l'enfance. »

Les problèmes sont posés en termes de rapports de force entre deux camps adverses.

Une fois ses études de médecine terminées, à Varsovie, Korczak travaille dans un hôpital pour enfants. Il part pour trois mois comme moniteur bénévole dans une colonie de vacances ; de ses observations résulte, en 1910, le livre **Moski, Yoski et Stoulé**. Deux fois par semaine, il recevait un groupe de jeunes enfants pauvres du quartier et les emmenait dans une sorte de charcuterie-brasserie où il leur offrait du cervelas et de la bière et discutait avec eux. Ce contact direct et familial avec les enfants est caractéristique de toute sa carrière. Rentré chez lui, il prenait des notes scrupuleuses, véritable procès verbal de ces discussions, et qui sont un acte d'accusation de la société adulte. « Les adultes ne savent pas, se plaignent-ils, combien les enfants souffrent des grands et des forts. Pas de lois pour nous protéger, pas de justice. Nous vivons parmi des êtres préhistoriques. Les uns attaquent, les autres fuient et se cachent. Nous sommes la classe opprimée, que vous maintenez en vie au prix du moindre effort ! »

On retrouvera dans **Le roi Mathias** certains accents de ces réflexions d'enfants. Plus loin, voici d'autres notes : « Les adultes, quand ils interrogent un enfant et que celui-ci se trouble et rougit, croient aussitôt qu'il ment ou qu'il s'est rendu coupable de quelque méfait. Nul ne dira à un adulte : "Va-t-en !" tandis qu'on lance souvent cet ordre à un enfant. Un adulte va et vient, tandis qu'un enfant déambule ; un adulte plaisante, un enfant divague. Un adulte pleure, un enfant chiale et pleurniche ; l'adulte est mobile, l'enfant se tortille ; l'adulte est triste, l'enfant est grimaçant ; l'adulte est distrait, l'enfant n'a ni tête ni cerveau ; l'adulte médite, l'enfant regarde devant lui comme un idiot. »

Durant la guerre de 1914, Korczak, au front, écrit un nouveau livre, **Comment aimer les enfants** ; puis il va faire de nombreux voyages à l'étranger : Berlin, Londres, Paris, où il étudie les méthodes pratiquées dans les divers centres et hôpitaux ainsi que dans des maisons pour enfants retardés et délinquants. A son retour en Pologne, il fonde sa Maison de l'Orphelin qu'il va diriger pendant trente ans. Il en rédige les statuts, véritable constitution du petit Etat, avec un tribunal qui a juridiction sur tous, enfants aussi bien qu'éducateurs.

Cet orphelinat va acquérir un grand renom à travers toute la Pologne et Korczak se voit confier la direction du nouvel internat pour deux cent cinquante enfants d'ouvriers près de Varsovie. Il dirige aussi un hebdomadaire écrit par et pour les enfants ; il fait en outre chaque semaine des causeries à la radio, que suivent des millions d'auditeurs. Ses livres sont très populaires : **Les enfants de la rue, L'enfant du salon, Quand je serai de nouveau petit, Le roi Mathias**. Déporté pendant la guerre à Tréblinka, il y meurt le 5 août 1942 avec les deux cents enfants de son orphelinat.

En conclusion, ce qui caractérise Korczak, c'est une connaissance et un amour profonds des enfants, un art authentique de gagner leur sympathie, un sentiment spontané de l'injustice qui leur est faite. Le thème de la justice est en effet au centre de ses préoccupations ; de là le caractère systématique et institutionnel des structures qu'il met en place : tribunal, lois favorables aux enfants, mais que ceux-ci n'élaborent pas eux-mêmes. Son souci est de combler cette injustice entre l'homme-enfant et l'homme-adulte pour instaurer entre eux l'égalité. Il ne semble pas, en revanche, qu'il partage les idées libertaires des maîtres camarades de Hambourg, de Neill et de son école de Summerhill, de Célestin Freinet et de sa classe coopérative, qui insistent les uns et les autres sur l'autonomie enfantine. De là, on le verra plus loin, les faiblesses de son modèle enfantin ou l'ambiguïté de sa position sur l'école, par exemple.

Le roi Mathias, aspects positifs et novateurs

Le roi Mathias, écrit en 1928, est un gros livre qui pose des problèmes très complexes mais dont l'écriture reste facilement accessible aux enfants. C'est

l'histoire d'un roi enfant qui, peu à peu, s'impose et crée pour les enfants un journal, un parlement, une série de réformes qui doivent leur permettre de prendre en mains leur propre destinée ; mais ses initiatives font scandale et les nations voisines profitent de son inexpérience pour désorganiser le pays, lui faire la guerre et le vaincre, pour finalement l'envoyer en exil.

Le Bulletin de la Joie par les livres a publié dans son numéro de juin 1968 un compte rendu de deux clubs de lecture qui ont eu lieu à la bibliothèque de Clamart et l'on y relève ces réflexions pertinentes des enfants au sujet du livre : « C'est bébé, disait l'un des enfants, c'est un conte qui irait pour ma petite sœur ; c'est écrit d'une façon trop simple », à quoi un autre répondait : « Justement, c'est pour ça que c'est intéressant, parce qu'on fait comprendre des choses difficiles d'une façon simple... J'ai trouvé ce livre très beau ; je l'ai aimé parce qu'il pose des problèmes compliqués, avec un style simple, qui se lit très bien. »

C'est en effet l'originalité du livre de poser de façon accessible aux enfants des questions que la littérature enfantine aborde rarement ; et aussi de les poser dans un esprit nouveau. Nous allons essayer de dégager d'abord les aspects novateurs et positifs du livre, avant d'en montrer les ambiguïtés.

Le monde des adultes y est montré par les yeux des enfants ; vu par Mathias et son ami Félix, il apparaît non comme féérique, mais comme prodigieux, incompréhensible, absurde par certains aspects. Korczak reprend le procédé des ironistes du XVIII^e siècle : c'est un ingénu qui jette un regard neuf sur le monde et ses injustices. La cohérence, la rationalité de ce monde n'apparaîtront que peu à peu aux yeux de Mathias. Un exemple parfait en est la guerre, au début du roman, guerre apparemment incohérente, prosaïque, sans éclat qui rappelle la description de la bataille de Waterloo par Stendhal dans *La chartreuse de Parme*. Si le monde vu par les yeux des enfants apparaît souvent incompréhensible, c'est qu'effectivement, il n'est pas fait pour eux.

Le monde est fait par les adultes et pour les adultes. L'enfant y est inadapté, méprisé, « hors du coup » ; il n'y est pas pris au sérieux. Le fait que Mathias soit roi révèle plus encore à quel point il est dépendant. C'est là une différence avec *Le prince et le pauvre*, de Mark Twain, où les difficultés de Tom viennent d'une anomalie, d'un accident : il n'est pas le vrai prince ; alors que si Mathias est sans cesse en porte-à-faux, s'il ne comprend rien aux règles qu'on lui impose, c'est simplement parce qu'il est un enfant : « Le roi Mathias était en plus mauvaise posture que la plupart des rois précédents car tous les usages de l'étiquette étaient destinés à des rois adultes tandis que Mathias n'était qu'un enfant. » L'apprentissage de la royauté par Mathias montre les difficultés pour l'enfant de s'insérer dans ce monde adulte. Cela est d'autant plus difficile que l'enfant dérange les adultes, qui ont peur de l'enfant, qui le trompent (les ministres mentent à Mathias), qui refusent de lui laisser une place et de lui donner une responsabilité.

Deux faits dans le livre illustrent ce thème : la poupée de porcelaine qu'on a fabriquée pour remplacer Mathias pendant qu'il s'est enfui et a rejoint les troupes sur le front ; elle est toujours assise dans son carrosse et, grâce à un mécanisme, salue le peuple de la main. C'est un peu ce qu'on voudrait faire des enfants : des poupées bien propres qui ne posent pas de problèmes. Autre trait significatif : les adultes jettent à la poubelle les centaines de lettres que les enfants écrivent à Mathias ; là encore c'est le symbole du refus par les adultes de prendre les enfants au sérieux, de les écouter. Et cela s'oppose à l'attitude de disponibilité, de respect de l'enfant chez Korczak.

L'auteur pose encore le problème de l'éducation et de l'apprentissage de la vie. Il n'est pas étonnant que l'éducation que l'on donne aux enfants, loin de les préparer à la vie, soit un écran entre eux et le monde réel. L'enseignement donne une image irréaliste de la vie, des préjugés, des idées toutes faites. Une réflexion de Mathias est éloquent à cet égard : « C'est étrange, pensait-il, on m'a appris tout ce que faisaient les rois d'autrefois, il y a cent, deux cents et mille ans, mais on ne m'apprend pas ce que font les rois actuels et comment ils vivent. Si je les avais mieux connus, peut-être ne serions-nous pas arrivés à nous faire la guerre. »

Aussi, pour faire l'apprentissage de la vraie vie, l'enfant devra-t-il procéder par coups de force, par coups d'Etat, par ruptures, aller à la découverte du monde. Et c'est la fuite incognito de Mathias avec Félix, son coup de force face à ses ministres, ses voyages à l'étranger, chez le roi Bum-Drum ; Klu-Klu, la princesse africaine, se cachant dans la cage des singes pour venir s'instruire en Europe. C'est en fuyant le palais royal et son monde artificiel que Mathias acquiert l'autonomie et se débarrasse de tous les préjugés sur la royauté qu'on lui avait inculqués. C'est en allant chez Bum-Drum, contre l'avis des adultes, qu'il découvre d'autres hommes et d'autres richesses.

Autre critique de l'école : loin d'assurer l'autonomie de l'enfant, elle l'infantilise ; la preuve en est que les adultes, lorsqu'on les envoie remplacer les enfants sur les bancs des écoles, redeviennent infantiles. C'est la situation de mineur, de sous-développé qui est faite à l'enfant qui l'infantilise.

Mais Korczak développe une autre idée, en apparence opposée : l'enfant, pour devenir adulte, doit d'abord être libre d'être authentiquement un enfant. Il a besoin de jouer librement et sans entraves dans sa jeunesse, sous peine de refouler ses besoins de jeu et d'en rester esclave toute sa vie. Vers la fin du livre, Mathias s'étonne de voir les laquais faire les idiots en revenant de l'école ; leur chef lui répond : « Votre majesté royale ! En leur nom je demande pardon. Ces pauvres garçons, depuis leur enfance, ont été privés de jeux. Au début, ils ont été grooms et marmittons, ensuite laquais. Pendant toute leur vie, ils ont dû rester silencieux. A présent, ils sont déchaînés ! » La même idée est développée par Neill dans *Libres enfants de Summerhill* : l'adulte authentique est celui qui a pu être un enfant authentique.

Korczak aborde enfin la question de l'émancipation politique des enfants ; il ne saisit pas le problème de l'enfant du point de vue individuel, ni d'un point de vue faussement collectif, celui de la nature enfantine — qui peut être ambivalente : l'innocence enfantine, ou la perversité enfantine —, mais comme une condition sociale : « Selon la loi, les enfants appartiennent à leurs parents. » L'enfant, c'est essentiellement celui qui est dépendant, qui n'a pas de liberté d'action (même s'il est roi ou député au parlement des enfants) parce qu'il est enfermé dans un carcan de règles faites par les adultes. C'est un mineur, un sous-développé politique. De là une double assimilation dans le livre : l'enfant et la classe ouvrière (les enfants adoptent un drapeau vert, à l'instar du drapeau rouge des ouvriers et des révoltés ; les enfants se mettent en grève dans l'Etat de la reine Campanella), d'autre part, l'enfant et les peuples-enfants (par exemple le royaume de Bum-Drum), ce qui explique l'alliance de Mathias avec les rois noirs et ses liens avec la princesse Klu-Klu.

Mais, à partir de là, il y a dans ce livre un certain nombre d'ambiguïtés qu'il faut maintenant analyser.

Ambiguïtés et lacunes

La première concerne la peinture des autres sociétés. Le roman donne des Noirs du royaume de Bum-Drum et des rois africains invités par Mathias une vision caricaturale, effrayante ou ridicule : ils sont cannibales, mangent le dentifrice, etc. D'autre part, les solutions proposées par Mathias pour aider les peuples-enfants font l'apologie du système colonial : partage des zones d'influence entre les rois blancs, importation des matières premières, de l'or en particulier, dont les pays noirs n'ont pas besoin et apport, en échange, des « avantages » de la civilisation européenne que Mathias octroie aux habitants de Bum-Drum. C'est un impérialisme culturel, fondé sur la supériorité des Blancs. On peut se demander si ce paternalisme appliqué aux peuples-enfants est aussi la méthode à appliquer aux enfants ? Nous aurons à y revenir.

Une autre question se pose devant l'échec de Mathias : jusqu'où fallait-il aller ? On peut penser que Mathias, d'une certaine manière, représente Korczak ; or, il se sent débordé par les événements lorsque le journal des jeunes commence à publier des articles anti-adultes, et surtout avec les séances du parlement des enfants. Les jugements portés dans le livre sur le désordre, l'anarchie qui règnent à la suite des réformes entreprises, sont discordants. Tantôt il apparaît que ce sont des phénomènes transitoires normaux, des phases néces-

saires après l'émancipation et avant qu'un nouvel ordre ne s'installe ; ici, l'auteur met en avant l'idée d'apprentissage rapide : les progrès de Klu-Klu et des petits Noirs, l'initiation à la vie parlementaire, l'accès des enfants au commerce et aux autres fonctions des adultes. Tantôt, au contraire, on découvre brusquement que tout va mal ; ce qui semblait des réformes nécessaires, le journal, le parlement des enfants, s'avère être le fait d'un journaliste traité payé par l'étranger pour entretenir le désordre. Les réformes sont donc impossibles ? Toute modification entraîne-t-elle un débordement incontrôlable ? La liberté débouche-t-elle obligatoirement sur l'anarchie ?

On ne sait si l'échec est à mettre au compte des enfants ou à celui des adultes — le journaliste, les rois étrangers qui ont mené la politique du pire et n'ont pas laissé le temps au royaume de trouver un nouvel équilibre. Dès lors, devant les dangers extérieurs, il ne reste plus à Mathias qu'à s'appuyer sur les piliers de l'ordre traditionnel : l'armée, la police, l'école. Les enfants retournent à leurs bancs sans que le système scolaire soit changé ; le parlement est provisoirement fermé, et lorsqu'il sera réouvert, ses pouvoirs seront limités et soumis au contrôle des adultes ; le mode d'élection des députés sera modifié : seuls les bons élèves auront le droit de vote.

Mêmes ambiguïtés en ce qui concerne l'école. Au-delà des critiques de l'école traditionnelle, quelles réformes pédagogiques faut-il introduire ? Certes, les méthodes nouvelles de Klu-Klu semblent obtenir des résultats inespérés avec les petits paysans et montrent qu'il faut se montrer plus pratique et avoir davantage recours aux enfants eux-mêmes ; mais cependant, les manques restent très importants.

Quant à la révolution enfantine, le modèle créé apparaît finalement assez pauvre ; il se réduit au vieux thème du monde à l'envers. Née dans la joie, elle s'achève dans la lassitude et le soulagement : chacun est content de retrouver sa place. Les enfants ont peu d'idées neuves et tout cela n'est au fond qu'une revanche sociale. Il y a là-dessus dans le Bulletin déjà cité une phrase significative ; à la question : Pourquoi Mathias échoue-t-il ? un enfant répond : « Parce qu'il a agi par esprit de vengeance contre les adultes. » C'est bien en effet une revanche sociale : on prend la place de l'autre, mais sans créer de modèle nouveau ; on ne pense pas que l'enfant puisse avoir des idées originales, intéressantes, instaurer un système personnel qui ne serait pas obligatoirement le décalque de celui des adultes. On ne trouve rien de pareil dans le livre et le modèle enfantin est très pauvre. Pas de cadres nouveaux en dehors des colonies de vacances, très peu d'exemples de vie collective chez les enfants. Finalement, c'est Mathias qui, d'en haut, impose un certain nombre de réformes, mais quand on revient en bas, tout va moins bien.

Ces remarques se rattachent à ce que l'on a vu des idées de Korczak en tant que pédiatre et pédagogue : pour lui, le problème de l'enfant est essentiellement un problème d'inégalité ; il tente de combler cette différence entre l'enfant et l'adulte, mais il ne met pas vraiment en avant l'idée d'une autonomie enfantine ; toute la question reste celle de l'apprentissage par l'enfant du modèle adulte.

D'autres points resteraient à mettre en lumière : que représente, par exemple le « roi triste » qui, le premier, a conseillé à Mathias des réformes et qui le laisse ensuite livré à lui-même, intervenant trop tard pour l'informer de la situation, puis le trahissant finalement ?

Il y a donc beaucoup d'ambiguïtés dans ce livre, mais nous y avons vu cependant certains aspects novateurs et positifs, et, si l'on compare le thème tel qu'il est traité ici avec ceux de la littérature enfantine, on s'aperçoit que c'est Mathias qui est allé le plus loin.

L'autonomie enfantine dans la littérature

Le thème de l'autonomie a été abordé dans quelques livres pour enfants, très rares, à ma connaissance. Trois situations, alors, sont possibles : celle de l'enfant roi, avec *Le roi Mathias*, avec *Le prince et le pauvre* ; l'utopie enfantine ou la société enfantine autarcique : pour une raison ou pour une autre, des enfants se trouvent seuls dans un village ou sur une île ; c'est le cas des *Enfants de Timpelbach*, de *Winterfeld*, de *Deux ans de vacances*, de Jules Verne, 21

et, dans la littérature adulte, de **Sa majesté des mouches**, le roman de William Golding ; on peut aussi rappeler **Animal Farm (La république des animaux)** de George Orwell. Troisième situation, plus normale, celle des groupes enfantins parallèles à la société adulte, qui sont décrits dans **Les gars de la rue Paul**, du Hongrois François Molnar, **La guerre des boutons**, de Louis Pergaud, **Anne et le mini-club**, de Madeleine Gilard (le groupe dans les cités-dortoirs), ou **Opération Oiseau-Noir**, de Paul Berna (les enfants dans les bidonvilles).

L'utopie enfantine se développe dans deux directions ; la première est celle de l'utopie conformiste. Dans **Deux ans de vacances**, quinze enfants néo-zélandais de huit à treize ans (quatorze blancs et un noir) sont abandonnés sur une île déserte. Cette utopie doit à la fois satisfaire le besoin d'autonomie des enfants, leur besoin de se libérer des contraintes de la société, et leur prouver la validité de l'organisation adulte, puisque, livrés à eux-mêmes, ils vont naturellement en reproduire le modèle. C'est un peu le thème et la fonction de **Robinson Crusoé**, c'est-à-dire montrer qu'à l'état naturel, l'enfant va refaire toutes les étapes qu'a parcourues l'adulte au cours de son histoire et retrouver la même organisation ; ce qui en prouve d'ailleurs le bien fondé, puisque c'est elle qui permet de faire face à tous les dangers, à tous les obstacles et de revenir sains et saufs dans la société civilisée.

En effet, les enfants reproduisent les traditions pédagogiques anglaises : les grands enseignent aux petits et ont recours aux punitions, au fouet ; pour les fêtes, pour la vie en société, les petits obéissent aveuglément aux grands, représentés d'ailleurs par un « conseil » ; le racisme régit leurs rapports et le seul Noir du groupe est privé du droit de vote et relégué dans les tâches subalternes ; il s'opère une division du travail et une spécialisation, chacun trouvant une place qui correspond à ses capacités et à ses goûts. La conclusion de Verne est significative : « Que tous les enfants le sachent bien ; avec de l'ordre, du zèle, du courage, il n'est pas de situations, si périlleuses soient-elles, dont on ne puisse se tirer. Mûris par les épreuves et faits au dur apprentissage de l'existence, à leur retour, les petits étaient presque des grands, les grands presque des hommes. »

Avec **Les enfants de Timpelbach**, on a à peu près le même schéma : les parents, lassés des tours que leur jouent les enfants, décident de quitter la ville pendant la nuit et de ne revenir que le soir, pensant : « Ils verront ce que c'est que de se débrouiller sans nous. » Mais les parents passent la frontière sans s'en rendre compte, sont arrêtés et retenus plusieurs jours à l'étranger si bien que les enfants se trouvent seuls au village pendant tout ce temps, sans eau ni électricité. Et cela aboutit à une reproduction accentuée des rapports sociaux adultes ; le pouvoir absolu est entre les mains de deux enfants, qui représentent, l'un, Thomas, la force et l'esprit d'initiative, l'autre, Manfred, la compétence intellectuelle. Cette société enfantine est divisée en deux camps : d'un côté les responsables — déjà des pré-adultes — qui regroupent autour d'eux les petits et qui ont le sens des responsabilités ; de l'autre, les irresponsables, dominés par un meneur ambitieux. Là non plus aucune innovation : les enfants doivent faire face à la gestion d'une économie de pénurie. Les filles, à l'exception d'une seule, Marianne, sont cantonnées dans des tâches subalternes et d'exécution, les rôles de responsabilité, de direction incombant aux garçons. Le livre met aussi l'accent sur la valeur des connaissances techniques ; finalement, s'ils arrivent à s'en sortir, c'est parce que l'un d'eux était déjà un intellectuel, un bon élève, qui avait acquis certaines connaissances grâce auxquelles il va être capable de remettre en marche l'électricité, l'eau, les tramways, etc.

Donc, dans les deux cas, l'utopie a la même fonction : satisfaire momentanément le besoin d'autonomie qu'il y a chez l'enfant, mais en même temps lui montrer que le seul modèle possible reste celui de la société adulte.

A l'inverse, il est un deuxième courant de l'utopie, qui n'est naturellement représenté que dans la littérature adulte, c'est l'utopie pessimiste, celle du livre de Golding, **Sa majesté des mouches** et aussi **La république des animaux**, d'Orwell. Cette société est beaucoup moins conformiste que celles que décrivent les livres pour enfants. L'idée essentielle de Golding est qu'il suffit de sortir les enfants de leur cadre habituel et de leur laisser toute liberté pour que, sous la mince couche de culture, la sauvagerie réapparaisse. Des jeunes Anglais, tous

élèves d'Oxford ou de Cambridge, échouent dans une île à la suite d'un accident d'avion ; très vite ils vont retourner à l'état sauvage ; deux clans vont se former : ils vont se barbouiller de peinture, s'adonner à la magie et la superstition. A la fin, ils s'entre-tuent, mettent le feu à l'île et ne sont sauvés in extremis que par l'arrivée d'officiers de la marine britannique.

Cette utopie satisfait d'abord les tensions nées du contact quotidien avec le monde adulte, mais, devant les catastrophes qui en résultent, montre la nécessité d'un retour à l'ordre antérieur d'abord rejeté, et désormais d'autant plus apprécié qu'il apparaît sécurisant et protecteur. Un des enfants, tout le long du roman, rêve de sa maison en Angleterre, de son confort, comme d'un nid douillet et paisible. L'ordre de la société adulte est le seul rempart contre la barbarie. D'une certaine manière, cette utopie pessimiste s'appuie sur une idée présente aussi dans **Le roi Mathias** : lorsqu'on libère l'enfant, c'est tout de suite l'anarchie et ce débordement, loin d'être simplement une réaction transitoire à la liberté totale, est la révélation de la nature profonde de l'enfant. A mon avis, Golding confond cette réaction, qui n'est qu'une phase momentanée, avec la vraie nature de l'enfant — selon lui bestiale, pré-rationnelle, magique. Neill, dans **Libres enfants de Summerhill**, montre aussi que tous les enfants qui arrivent dans son internat, dans une première phase cassent tout, sont sauvages, ne respectent rien, ne vont plus à l'école, mais qu'au bout d'un certain temps cette accumulation d'agressivité, fruit de la société dans laquelle ils vivaient précédemment, s'étant complètement défoulée, ils retrouvent un nouvel équilibre et révèlent une nature bien différente de celle décrite par Golding.

Tous les livres que nous avons examinés sont assez anciens. A ma connaissance, il n'a rien paru sur ce thème dans la littérature enfantine depuis longtemps. Il semble bien que celle-ci se tienne actuellement en retrait par rapport à ces problèmes, abordés notamment pendant l'entre-deux guerres, à un moment où toutes les réformes pédagogiques, les idées qui étaient alors dans l'air, trouvaient un écho dans les livres pour enfants. Il y a bien aujourd'hui une réflexion pédagogique dans ce sens, mais elle reste sans influence sur le roman. On peut se demander pourquoi. S'agit-il d'un phénomène de censure idéologique ? Est-ce parce que l'enfant, comme on le dit, a besoin de cadres sécurisants et l'utopie enfantine offre-t-elle des dangers pour lui ? Quoiqu'il en soit, on ne peut que constater le caractère timoré de la littérature enfantine aujourd'hui et rappeler la citation du rapport de l'Unesco faite au début de cette étude ; elle montre que l'absence du thème de l'autonomie dans les romans pour les jeunes n'est pas accidentelle.

Bibliographie des ouvrages cités

Romans pour enfants :

Janusz Korczak : **Le roi Mathias** 1^{er}, Jérôme Martineau éd., 1967.

Mark Twain : **Le prince et le pauvre**, G.P. Super 1000, 1966.

Jules Verne : **Deux ans de vacances**, Livre de poche.

Henry Winterfeld : **Les enfants de Timpebach**, Hachette, Idéal-Bibliothèque, 1957. Réédition abrégée en 1972 dans la Bibliothèque rose.

François Molnar : **Les gars de la rue Paul**, Stock. Réédition légèrement abrégée, chez Hachette, Bibliothèque verte.

Louis Pergaud : **La guerre des boutons**, Livre de poche.

Madeleine Gilard : **Anne et le mini-club**, Farandole, Mille épisodes, 1968.

Paul Berna : **Opération Oiseau-Noir**, G.P. Souveraine, 1970.

Daniel Defoe : **Robinson Crusoé**, Gautier-Languereau, Jeunes bibliophiles.

Voir aussi, pour le thème du « monde à l'envers », Erich Kaestner : **Le 35 mai**, Hachette, Bibliothèque rose, 1970.

Autres ouvrages cités :

William Golding : **Sa majesté des mouches**, Livre de poche.

George Orwell : **La république des animaux (Animal Farm)**, Gallimard.

A.S. Neill : **Libres enfants de Summerhill**, Maspero, Textes à l'appui, 1970.

Gérard Mendel : **Pour décoloniser l'enfant**, Petite bibliothèque Payot, 1971.

A consulter sur Korczak :

Revue **Education et développement**, n° 28, mai-juin 1967, et n° 31, octobre 1967.

Bulletin d'analyses de livres pour enfants, n° 12, juin 1968, pages 15 et 16.